TB2

Samedi 7 Octobre 2023

**COMPOSITION de FRANÇAIS – DS1**

Hors quelques immédiates et rares évidences, qu'y a-t-il, en effet, qui ne soit une croyance ? Que pour penser il faut être, que la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre, que deux et deux font quatre, y a-t-il beaucoup plus d'autres choses dont je sois si assuré qu'elles ne me semblent redevables à aucune forme de croyance ? Sans doute y a-t-il d'innombrables choses que je sais. Je crois les savoir, plutôt que je ne les sais. Car non seulement je n'en ai aucune expérience directe, mais je ne sais pas même sur quels faits, sur quelles expériences, sur quels raisonnements se fondent ceux dont les résultats m'ont été transmis. Que la Terre tourne, qu'elle opère ses révolutions autour du Soleil, il n'est enfant qui ne le sache. Mais qui se rappelle le pendule de Foucault, et les raisons qu'il nous imposait d'y croire ? Il nous faut donc en convenir, nous *croyons* à ce que l'on nous a appris bien plus que nous ne le *savons* véritablement.

Aussi l'ensemble de nos connaissances n'est-il guère plus que celui de nos croyances, mais si unanimement partagées qu'elles constituent le socle des opinions communes à tous nos contemporains. Qu'il s'agisse de religion, de science, ou même de ce que nous tenons pour l'ordre établi, y a-t-il rien dont nous soyons si certains que nous en pourrions rendre raison, si nous avions à nous justifier d'y croire ? Il n'y a guère que la science dont les fondements soient si rationnels que ses résultats soient partout acceptés, et les mêmes recherches poursuivies dans tous les laboratoires. (…). Quant au reste, c'est presque les yeux fermés et sans en rien connaître que nous croyons bien fondé tout ce qui est bien établi. (…)

Qu'une croyance puisse nous tenir lieu de connaissance, c'est ce dont témoigne à toute occasion le fait même de l'erreur. Jamais, en effet, nous ne nous tromperions *si nous ne croyions* avoir affaire à une vérité. Pour nous abuser, l'erreur s'est travestie en vérité. Que l'erreur puisse avoir toute l'apparence d'être vraie, c'est même la première des conditions requises pour qu'elle soit possible. Autant dire que la première condition d'une erreur est d'être *vrai-semblable*. Rien, par conséquent, ne nous abuse autant que la vraisemblance : par une sorte de quiproquo, elle nous fait croire que nous avons affaire à une chose alors qu'il s'agit d'une autre. C'est pourquoi Platon avait fort justement nommé *doxa* (c'est-à-dire *vrai-semblance*) le fait de croire que toute chose *est* ce qu'elle nous *apparaît*. Ayant le talent de faire croire à ceux qui les écoutaient que l'erreur était vraie, ou que rien n'était plus juste que la plus honteuse injustice, les sophistes étaient donc des jongleurs de la *doxa*. Comme elle en faisait d'habiles simulateurs, elle en faisait aussi des maîtres de l'imposture. Voilà pourquoi, comme l'avait vu Platon, l'univers de la *doxa* est le monde de la croyance.

Aussi comprend-on qu'il l'ait comparée au rêve. Car ce qui nous rend capables de rêver est peut-être aussi ce qui nous rend capables de croyance, puisque le propre du rêve est de nous faire croire à la réalité de ce qui n'a pas la moindre existence, sans nous laisser le moindre doute sur ce que nous sommes en train de rêver. C'est ce qui fait du rêve le modèle de toute croyance.

Si la croyance était ce que les logiciens en avaient décrit, c'est-à-dire une représentation si mal assurée qu'elle en est fort douteuse, on ne comprendrait pas qu'aucun croyant eût jamais pu prétendre imposer la sienne à tout le monde, que des tribunaux eussent été institués pour veiller à son orthodoxie, qu'entre religions se fussent livrées des guerres inexpiables, et que chacun se fût exposé à la mort plutôt que d'y renoncer. Car le propre de toute croyance est qu'il suffit d'y adhérer pour lui reconnaître plus de certitude qu'à aucune vérité, comme s'il s'agissait d'une vérité supérieure à toute autre forme de vérité. Aussi, tout examen psychologique de la croyance doit nous en faire renverser l'explication. Bien plus qu'aucune faiblesse de notre entendement, toute croyance exprime une libre mais opiniâtre adhésion de notre volonté. Bien loin qu'elle nous soit suggérée par son degré de vérité, aussi faible soit-il, nous la faisons nôtre parce que *nous voudrions qu'elle fût vraie*. Aussi irréaliste qu'elle soit, elle nous satisfait par ce qu'elle nous fait imaginer. Si peu de raisons que nous ayons d'y croire, bien des motivations nous y engagent cependant. La croyance est une décision que nous prenons indépendamment d'aucune délibération. Elle relève donc bien plus de notre volonté que de notre entendement. Aussi apparentée qu'elle soit avec le rêve, son paradoxe est d'être un rêve volontaire. Entendons-nous : un rêve volontaire est celui dont nous ne voulons pas être réveillés.

**Nicolas Grimaldi, *Les idées en place. Mon abécédaire philosophique,* 2014**

**RÉSUMÉ DE TEXTE** (8 points)

Résumez le texte en 150 mots (avec une marge de plus ou moins 10 %).

Indiquez le nombre de mots à la fin du résumé, en respectant un décompte conforme à celui des typographes : « il n’est pas », « c’est-à-dire », et « le plus grand » comptent respectivement pour 4, 4 et 3 mots.

**QUESTION DE VOCABULAIRE**(2 points)

Expliquez, en vous appuyant sur le contexte, le sens de l’expression « une libre mais opiniâtre adhésion de notre volonté »

**DÉVELOPPEMENT** (10 points)

Dans quelle mesure peut-on penser que toute croyance implique l’adhésion de la volonté de celui qui croit ?

Vous nourrirez votre réflexion sur le travail de votre lecture des œuvres de Laclos, Musset et Arendt au programme.